

LES MOTS VOYAGEURS

Du même auteur

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

Allons-y, Alonzo!
ou Le Petit Théâtre de l'interjection
1994, « *Point-Virgule* », n° 137

Le Dico des mots-caresses
1997, « *Les dicos de Point-Virgule* »

Calembourdes
1999, « *Points-Virgules* », n° 189

Les Mots migrants
Les tribulations du français en Europe
2009

AUX ÉDITIONS DU SORBIER

Les Mots oiseaux
Abécédaire des mots français venus d'ailleurs
2007

Lâche pas la patate !
Mots et expressions francophones
2009

Marie Trepas

LES MOTS VOYAGEURS

PETITE HISTOIRE DU FRANÇAIS
VENU D'AILLEURS

Éditions du Seuil
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-108480-1

© Éditions du Seuil, mars 2003

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

Extrait de la publication

À ma petite sœur,
À ma mère,
parties pour un si long voyage...

Pour Benjamin et Martin.
Qu'ils trouvent, dans l'infinie
diversité du monde, une consolation.

Merci à Jacques, pour sa confiance.

Merci à mes filles, Mélanie et Lucie,
à Alain, à Claire, à Garance,
pour leur regard exigeant
et leur soutien chaleureux.

SOMMES-NOUS TOUS POLYGLOTTES?

Si, au cours d'une belle nuit d'été, vous leviez les yeux vers les étoiles, des mots arabes vous viendraient à l'esprit. Ce qui se produirait aussi, inévitablement, si vous vous preniez d'une passion pour les mathématiques ou la chimie. Cultiver son jardin, jouer aux échecs? C'est une manière de voyager, vers la Grèce, la Turquie ou la lointaine Perse.

Si, au cours d'une promenade sur la côte normande, il vous prenait la fantaisie de décrire le paysage, des mots néerlandais ou scandinaves monteraient à vos lèvres. Il en viendrait d'autres encore, si, au retour, vous faisiez un crochet par le port ou le marché aux poissons.

Si vous décidiez de vider quelques verres en joyeuse compagnie, il y a fort à parier que vous commenceriez, sans même vous en rendre compte, à parler allemand. Si d'aventure la conversation s'orientait vers les armes, les uniformes ou la minéralogie, vous en feriez tout autant, et, par-dessus le marché, vous ajouteriez quelques mots tchèques, suisses ou hongrois à votre vocabulaire.

Vous avez un faible pour les rythmes *latinos*, les jeux de cartes et la pacotille? Vous fumez? Alors vous connaissez quelques mots d'espagnol. Si *tomate* et *chocolat* font partie de votre vocabulaire, remerciez donc les Aztèques. Vous avez dit *pintade*? Vous venez de prononcer un mot portugais, et, du même coup, vous annoncez que ce volatile a l'air d'avoir été peint!

Comment causer à son banquier, peindre ou jouer du violon, comment tomber amoureux sans déployer une ribambelle de mots italiens? Si on préfère s'adonner aux jeux de hasard, jouer au ballon, se

gaver de pâtes ou faire des caprices, il faudra bien, aussi, mettre un peu d'italien dans son français.

Comment vivre sans entendre, sans lire ou sans prononcer un seul mot d'anglais ? C'est très simple, il suffit de ne pratiquer aucun sport, d'ignorer l'informatique, de ne pas vivre en ville, de cesser de manger des steaks et de boire du whisky, de renoncer à porter un trench, un tee-shirt ou des tennis, de ne plus aller au cinéma ou chez le coiffeur, il suffit de n'avoir jamais lu un polar, jamais pris le train ou l'avion, de n'avoir jamais mis les pieds dans une discothèque... Il suffit de se passer d'un tas de choses indispensables ou futiles, de renoncer au confort, il suffit d'être insensible aux modes et imperméable à l'humour, il suffit tout simplement de vivre hors de son temps.

Bref, comment parlerions-nous français aujourd'hui si nous n'étions tous plus ou moins polyglottes ?

Une langue vivante s'élabore sans cesse

Les Français, fort curieux des choses de la langue, sont particulièrement sensibles à sa dimension historique. Hélas, les livres dont ces choses-là font l'objet restent arides, notamment les dictionnaires, auxquels chacun recourt spontanément dans l'espoir de satisfaire une curiosité bien légitime. Qui n'a jamais ouvert l'un de ces gros bouquins, persuadé d'y découvrir l'origine de tel ou tel mot ? « Mais d'où ça vient ? » Tout le monde s'est posé cette question-là un jour ou l'autre.

Or, l'étymologie étant une science ardue, la rubrique qui renseigne sur la filiation des mots est la plus rude. Qui plus est, sa consultation est nécessairement frustrante. Comment, avec les éléments qui lui sont fournis – la plupart du temps nécessairement réduits au minimum et purement techniques –, un lecteur pourrait-il envisager concrètement le cheminement du mot qui l'intéresse ? Un exemple parmi des milliers. Que lit-on à l'article « Flétan » ? « Du néerlandais *vletling*, "sorte de raie" ; XVI^e. » Bon... Ainsi *flétan* n'est pas français-français. Pourquoi diable nos ancêtres sont-ils allés chercher, il y a quatre siècles, un nom de poisson chez leurs voisins du Nord ? À moins que ceux-là ne le leur aient apporté. Car, enfin, les mots ne tombent pas du ciel. Quoi qu'il en soit, nous avons fait nôtre ce frétilant *vletling*, cela peut surprendre et susciter de nouvelles questions.

L'histoire des mots français venus d'ailleurs laisse entrevoir un fait universel : toute langue vivante s'élabore, se renouvelle et s'enrichit sans cesse. Pour ce qui est de la nôtre, l'emprunt y participe grandement.

Contacts linguistiques, contacts culturels

Par quels hasards sont-ils venus s'implanter dans le jardin de la langue française, ces mots qui ont poussé chez le voisin d'à côté, ou dans de lointaines contrées, et même sur des terres demeurées longtemps inconnues ?

Les mots aussi voyagent... D'abord, ils accompagnent les choses. Ainsi, une foule de mots venus d'ailleurs arrivent sur notre territoire avec des denrées, des marchandises qui font l'objet d'échanges et, en s'emparant de la chose, on s'approprie aussi son nom. En échangeant des produits, les peuples échangent tout naturellement des mots. Mais les mots étrangers évoquant des réalités subtiles, des choses qui ne se pèsent ni ne se mangent, ces mots-là peuvent attiser notre curiosité, nous ouvrir de nouveaux horizons, il nous les faut aussi. Ceux-là accompagnent les gens. Ils nous viennent avec les marins, avec les marchands, avec les voyageurs... ou avec les soldats. Les échanges de coups sont heureusement suivis, parfois, d'échanges culturels. Il ne faudrait pas oublier les savants, qui sont aussi pourvoyeurs. Les mots voyagent aussi dans les livres, comme les termes transmis au Moyen Âge par les mathématiciens arabes, ou encore les mots hébreux, véhiculés par les traductions de la Bible.

Ainsi, à travers le vocabulaire emprunté par le français à d'autres langues, on entrevoit des habitudes (alimentaires, vestimentaires, domestiques...), des techniques et des activités (commerciales, artistiques, ludiques...), mais aussi, et cela est plus troublant, des comportements (sociaux, politiques ou amoureux...), des croyances et des coutumes... autres. Ces mots venus d'ailleurs nous mettent en présence d'humains différents, nous confrontent à d'autres cultures. Ces mots étrangers que nous avons fait nôtres constituent la trace vivante, émouvante, des relations qui, de tout temps, de manière pacifique ou non, ne manquent pas de s'établir entre les civilisations.

Certes, les mouvements de mots peuvent être liés à des rapports inégaux de type impérialiste. L'envahisseur pille la langue des populations qui sont tombées sous sa coupe et impose la sienne – ce qu'ont fait les Espagnols en Amérique du Sud. Ou encore, il prélève des mots chez les peuples colonisés et les détourne de leur usage initial pour en faire un vocabulaire péjoratif – ce qu'ont fait les Français en Afrique du Nord. Les conquêtes peuvent cependant avoir d'heureuses conséquences : que l'on songe à la civilisation mozarabe, qui s'est développée en Espagne du VIII^e au XV^e siècle à la suite de l'installation des Maures, et qui a favorisé l'implantation en Europe des termes scientifiques arabes. Enfin, les flux de mots sont tout de même charriés, très souvent, par des courants pacifiques, celui du commerce notamment, ou encore celui de l'immigration. Les mots néerlandais introduits au XVI^e siècle, par exemple, n'ont pas été imposés par une tutelle politique ou économique, mais ont été importés par les familles venues s'installer en France. Les flux de mots accompagnent le mouvement des hommes, qu'ils soient commerçants, conquérants, colonisateurs ou simples immigrants.

Ces mots venus d'ailleurs sont précieux. Ils ont enrichi le français et contribuent encore, jour après jour, à son renouvellement, c'est incontestable. Mais, surtout, ils ont ouvert notre imaginaire à la différence, ils nous ont permis d'échapper à l'enfermement dans un ghetto culturel, ils nous rappellent sans cesse qu'ailleurs existe, que l'autre existe.

Six voyages sont proposés au lecteur. Ainsi, en parcourant à son tour, d'est en ouest et du nord au sud, ces cultures qui ont, au fil des siècles, enrichi la nôtre, en suivant, d'un continent à l'autre, la trace des mots « étrangers » qui se sont fondus dans notre langue, il pourra contempler le paysage mouvant de la langue française. Il lui apparaîtra alors que les emprunts linguistiques sont, en fait, des emprunts culturels.

Le français, une langue hospitalière

Le français n'a cessé, depuis le XII^e siècle jusqu'à aujourd'hui, d'adopter des mots venus d'ailleurs. En cultivant cette tradition d'hospitalité, il s'est enrichi de quelque 3 000 mots empruntés à des

langues fort diverses. Les langues indo-européennes, celles que parlent nos voisins et qui sont peu ou prou nos parentes, ont été sollicitées, comme de bien entendu. Notre langue a accueilli sans sourciller des mots élevés par ses sœurs latines, la langue italienne ou encore l'espagnole, mais aussi par ses cousines germaniques, la langue allemande, l'anglaise, la néerlandaise et les scandinaves, ou encore par ses lointaines cousines slaves, la langue russe, la tchèque, la polonaise. Mais elle s'est aussi montrée fort hospitalière vis-à-vis des rejetons de mystérieuses étrangères, les langues sémitiques, ouralo-altaïques ou finno-ougriennes, accueillant, sans discrimination aucune, des mots arabes ou hébreux, des mots turcs et des mots hongrois. Enfin, et cela est remarquable, elle a fait une place à l'inconnu en acceptant des mots issus de langues dont on n'avait même pas osé soupçonner l'existence avant le XVI^e siècle, le nahuatl, langue des Aztèques, le quechua, langue de l'Empire inca, par exemple.

Tout commence au Moyen Âge. En Europe, peu de mots circulent alors d'un pays à l'autre. Les échanges se font par le latin. Celui-là, devenu une langue savante, celle des clercs, cimentera diverses communautés linguistiques européennes. Mais, dans le peuple, on parle des langues non savantes, connues de tous et non des seuls lettrés. Ces langues dites *vulgaires* sont différentes d'un pays à l'autre et elles sont en contact par l'intermédiaire du commerce. Les pays qui font des échanges commerciaux font nécessairement des échanges linguistiques.

Or, les Arabes sont au Moyen Âge les courtiers du commerce oriental. Et ce commerce passe par des villes italiennes, Venise et Gênes, et de là s'achemine vers le nord, où les Flandres assurent le relais. Notre vocabulaire médiéval puise à ces trois sources, l'arabe, l'italien, le néerlandais. Ensuite, dans le bouillonnement de la Renaissance, ce ne sont plus seulement des produits qui circulent, mais aussi de nouvelles idées, de nouvelles techniques, et cela alimente un nouveau courant de mots qui prendra sa source en Italie au XVI^e siècle. Au siècle suivant, la nouveauté vient d'une Espagne et d'un Portugal conquérants qui ouvrent à l'Europe les portes du monde exotique. Tandis qu'au nord s'intensifient les arrivages de mots néerlandais et allemands – les guerres ne sont pas étrangères à l'implantation de ces

derniers. Au siècle suivant, à la recherche de modèles institutionnels, nous commençons à lorgner sérieusement du côté de l'Angleterre et à solliciter l'anglais. C'est là un tournant, nous venons d'entrer dans une phase consciente et active d'emprunt. Le mouvement s'accélère au XIX^e siècle et culmine au siècle suivant, au cours duquel le vocabulaire anglais puis américain, qui se trouve concerner des sphères sémantiques populaires, arrive en masse et s'implante d'autant plus facilement qu'il est soutenu par de puissants courants médiatiques.

L'emprunt serait-il, comme le fabuliste grec Ésope le disait à propos de la langue, la meilleure et la pire des choses? Pour tenter de répondre à cette question, il faut commencer par s'en poser une autre, non moins fondamentale : pourquoi emprunter? On a, pour le faire, deux bonnes raisons. Imaginez qu'arrive dans notre culture une chose jusqu'alors inconnue – une plante, un objet – et que celle-là nous intéresse. Avec la chose, on adoptera tout naturellement son nom. Ainsi *café*, *riz*, *matelas* et des centaines d'autres mots... Mais il se peut aussi que l'on veuille rebaptiser d'un nom étranger une chose existant déjà chez nous – pour lui donner un éclat nouveau, par exemple. Ainsi *tee-shirt* a mis au rencard notre banal *maillot de corps*. Importation d'objets « étiquetés » de leur nom d'origine ou souci de renouveler, de moderniser notre vocabulaire : l'emprunt est pragmatique ou stylistique. Parfaitement justifié, il n'en est pas pour autant du goût de tout le monde.

La tentation du protectionnisme

En matière de langage, le purisme a toujours été à l'œuvre. Avec, comme on pouvait s'y attendre, des pics d'activité dans les périodes où les emprunts sont massifs et voyants. En 1578, c'est-à-dire en pleine folie italianisante, Henri Estienne, dans ses *Deux Dialogues du nouveau langage françois italianisé et autrement desguizé*, peste contre ces « mauvais mesnagers qui, pour avoir plustost fait, empruntent de leurs voisins ce qu'ils trouveroyent chez eux s'ils vouloyent prendre la peine de le chercher ». Autrement dit, une insurmontable paresse, aggravée d'une coupable légèreté, serait cause de cette sorte de péché que constitue l'emprunt linguistique. Il faudrait, en outre, discerner derrière cette fâcheuse propension à aller chercher du vocabulaire

ailleurs l'absence de fierté nationale : « À voir les courtisans emprunter d'Italie leurs termes de guerre, laissant leurs propres et anciens [...] on viendrait à penser que la France ait appris l'art de la guerre en l'eschole de l'Italie. » Et voilà comment on arrive au pire, selon notre pourfendeur d'italianismes : on abandonne « sans savoir pourquoy, les mots de notre creu, et que nous avons en mains, pour nous servir de ceux que nous avons ramasséz d'ailleurs ». Sans savoir pourquoi ? Ce n'est pas si sûr...

Les anglicismes contemporains suscitent des réactions tout aussi effarouchées que les italianismes de la Renaissance. Et à l'époque moderne, d'aucuns linguistes enfourchent à nouveau ce bon vieux cheval de bataille du nationalisme, et déclarent ouverte la chasse aux anglicismes. Mais aujourd'hui, on ne se contente plus de tempêter, on prend des mesures protectionnistes, les autorités vont jusqu'à introduire en matière de langue des réglementations.

Sous prétexte qu'ils défigurent notre langue, certains préconisent d'accélérer l'assimilation de ces étrangers qui se font remarquer par leur apparence et sont en quelque sorte coupables d'un délit de faciès ! Naturalisons-les, et vite, en les faisant ressembler, de gré ou de force, à des mots bien français. Pour qu'on l'accepte, puisqu'on ne peut – hélas ! – faire autrement, l'étranger a tout intérêt à se faire discret, des âmes charitables vont d'ailleurs l'y aider. Ainsi, des gens bien intentionnés ont tenté de transformer *blue-jean* en *blougines*, par exemple, et les médias (le journal *Elle* notamment) s'en sont fait l'écho. L'ennui, c'est que ça ne marche pas. Le ridicule *blougines* n'a jamais pris. *Jean* est toujours là, et bien là.

Pourquoi changer *blue-jean* en *blougines*, se sont alors demandé les linguistes, pourquoi cette naturalisation hâtive, alors que dans cinq ou six ans plus personne n'en parlera peut-être plus ? Attitude tout aussi puriste mais non interventionniste. Qu'étrangers ils demeurent, ces indésirables, la société les repérera plus aisément et les éliminera plus vite, ces sans-papiers.

Mais voilà, on ne peut reconduire les mots à la frontière. Alors, que faire ? Légiférer. Et c'est là que le bataillon des terminologues entre en action. À coups d'arrêtés ministériels, ils prétendent remplacer les anglicismes par des mots français recyclés ou fabriqués pour la

circonstance. Ils recommandent officiellement *lissage* en lieu et place de *lifting*, *courriel* plutôt que *e-mail*, *scribe* plutôt que *script*, *bouteur* plutôt que *bulldozer*. J'en passe, et des meilleures... Cela ne marche pas non plus. Si certaines propositions sont bienvenues (*courriel* est vraiment joli), la plupart sont au contraire malheureuses (*lissage*) ou désuètes (*bouteur* ou *scribe*). En tout état de cause, ces recommandations restent, en dehors des cercles officiels, la plupart du temps lettre morte. Ce sont toujours, en dernier recours, les usagers de la langue qui décident et, n'en déplaise aux puristes, ceux-là, pourvus d'une conscience linguistique quel que soit leur niveau de culture, ne font pas, en accueillant des mots étrangers, nécessairement n'importe quoi.

L'art d'assimiler : du pragmatisme à la créativité

Il se trouve que les emprunts à l'anglais, fort nombreux aujourd'hui, il est vrai, concernent des sphères sémantiques populaires, le sport, le spectacle, l'informatique... À ce titre, ils sont colportés par les médias et arrivent donc en même temps sous formes orale et écrite. Ce qui devrait les figer dans leur forme étrangère. Or, ce n'est pas exactement le cas. Que fait-on ? On commence par prononcer les mots anglais à la française – comme d'ailleurs l'immense majorité des autres mots étrangers –, ce qui est une manière d'assimilation, ou, du moins, un premier pas vers elle.

Le français assimile en effet spontanément ce qui est étranger à son système phonétique. Par commodité, on rend prononçable ce qui ne l'est pas : les mots étrangers, on les adapte à nos gosiers. Ce qui peut se traduire au niveau graphique par des hésitations, et se solde toujours par l'adoption de la forme écrite la plus simple, selon une loi linguistique éprouvée, celle du moindre effort. Pour ce qui est des langues proches, l'italien par exemple, l'assimilation se fait à moindres frais, l'ajout d'un accent peut suffire, ou la transformation de la voyelle finale : *scenario* devient *scénario* et *ballerina* devient *ballerine*. C'est simple, facile et bienvenu. Le français pratique aussi l'assimilation syntaxique, notamment avec les verbes anglais : suppression de *to* et ajout d'un suffixe évoquant la première conjugaison : *to zap* devient *zapper*.

Le français a révélé une véritable habileté à digérer les italianismes et les anglicismes. Mais aussi des mots persans, turcs, hébreux ou grecs. Des mots néerlandais et scandinaves. Des mots allemands,

slaves ou hongrois. Des mots espagnols ou portugais. Bref, des mots relevant de langues ayant des systèmes morphologique, phonétique et syntaxique différents, voire parfaitement étrangers aux nôtres. Pour assimiler plus facilement ces corps étrangers, le français n'a pas hésité à accepter l'aide de ses cousines. Grâce à l'italien, à l'espagnol, au portugais ou à l'anglais, des mots arabes, des mots amérindiens, des mots africains, asiatiques ou indiens ont échoué sur nos rives, déjà façonnés, en quelque sorte prédigérés, par ces langues véhiculaires qui ont été, pour nous, des relais du monde exotique.

Le français met aussi en œuvre, spontanément, avec les mots anglais comme avec bien d'autres mots venus d'ailleurs, une procédure d'appropriation autrement plus subtile, l'assimilation sémantique. Introduire un terme technique, *bussola* ou *to surf* par exemple, avec un objet ou un procédé que l'on a tout intérêt à s'approprier, avec une activité que l'on désire pratiquer, c'est une attitude pragmatique. Transformer ce terme pour l'adapter aux usages phonétiques ou syntaxiques du français, en faire *boussole* ou *surfer*, relève aussi du pragmatisme, cela constitue en outre un effort d'assimilation louable. Mais donner à ce terme emprunté une dimension métaphorique (car la métaphore se nourrit volontiers de termes concrets), c'est parachever son assimilation, se l'approprier tout à fait. Bien mieux, c'est participer à l'enrichissement sémantique de notre langue. Imaginer *perdre la boussole* ou *surfer sur Internet* relève d'une attitude créative. Et la créativité lexicale est assurément un indice de bonne santé d'une langue.

Et si le génie d'une langue se manifestait pleinement dans son aisance à assimiler ce qui lui est étranger ? Ces milliers de mots débarqués dans notre langue, nous les avons faits nôtres, développant pour cela au fil des siècles des stratégies qui, pour être inconscientes, n'en sont pas moins ingénieuses.

Choix stylistiques et dimension symbolique

Mais il arrive que le français adopte l'attitude inverse. Il conserve la forme étrangère, renonçant à toute tentative d'assimilation phonétique ou syntaxique, alors que celle-là est toujours possible quand on

emprunte à une langue apparentée. Cela n'est pas nécessairement motivé par la paresse ou le manque d'imagination. Ce peut être un choix.

La langue, aux dires des linguistes, conserverait une forme étrangère à des mots représentant des choses étrangères. À l'appui de cette hypothèse, l'exemple de *building* est généralement cité. « Un *building* n'est pas seulement une construction mais une construction de style américain. » Soit. Mais il convient de préciser qu'en anglais ce mot désigne toute construction, qu'elle soit haute ou non ! Ce qui veut dire que, quand en français on emploie *building* pour désigner un immeuble très haut, on est dans l'imaginaire. Et c'est là l'important : on emploie *building* parce qu'il évoque, imaginairement, l'univers américain.

D'autre part – et cela aussi est unanimement admis –, les mots peuvent être porteurs de connotations stylistiques. Voici un exemple emprunté à Pierre Guiraud : « La maîtresse de maison qui donne un *lunch* ou une *surprise-party* tient – à tort ou à raison, ce n'est pas ici la question – à afficher une anglomanie qui se manifeste par la forme du mot aussi bien que par la chose. »

Oui, la forme étrangère peut être maintenue pour des raisons stylistiques. Mais, au-delà de cette constatation, il faut mesurer l'enjeu de ce procédé mis en œuvre inconsciemment. Qu'affiche-t-on, au juste ? La référence à un univers culturel mythique. Ce n'est pas mince. La connotation anglaise de *lunch* motive son choix de préférence à *collation* – pourtant assez chic –, comme la connotation italienne d'*embusquer* a pu le faire préférer, autrefois, à notre bon vieux *embusquier* qui signifiait exactement la même chose et qui, du coup, a été éliminé.

Ces choix stylistiques participent d'un autre plan, symbolique. Les faire, c'est accéder à la dimension mythologique du langage. Et ce sont les mythes qui font vivre les choses, qui sont jour après jour réécrits, qui sont sans cesse racontés dans nos cultures.

Revenons, pour finir, sur ce qui chagrinait tant Henri Estienne : ne pouvoir trouver aucune justification à l'emprunt. « Pourquoi trouvons-nous plus beau à *l'improviste* qu'*au despourveu*? Qui fait que nous prenons plus de plaisir à dire *il a receu une grande escorne* qu'à dire *il a receu une grande honte* ou *diffame* ou *ignominie* ou *vitupere* ou

opprobre? » Une apaisante réponse se trouve dans ces questions angoissées. On trouve plus beau, on prend plus de plaisir... La motivation essentielle de l'emprunt linguistique est d'ordre poétique. Si on emprunte « sans savoir pourquoi », l'inconscient, lui, sait très bien ce qu'il cherche.

On affiche aujourd'hui son anglicité comme au XVI^e siècle on affichait son italianité, en injectant dans le discours des mots anglais ou italiens, sous l'influence de modes, sans aucun doute. Ne le fait-on pas, au fond, par jeu ? Jouer avec les mots étrangers, c'est une manière légère d'être dans l'air du temps, d'appartenir à son époque et de le faire savoir. On ne se trompe jamais en étant de son temps, et on a bien raison de s'amuser avec les mots.

À ces mots voyageurs notre langue a toujours su réserver le meilleur des accueils. Le flux des mots empruntés à toutes sortes de langues, parentes ou parfaitement étrangères, ne s'est jamais tari. Par vagues successives, ils sont arrivés de partout, de chez nos voisins européens, ou de l'autre bout du monde. Comment ont-ils cheminé jusqu'à nous ? Dans quelles circonstances, historiques, économiques ou culturelles, les avons-nous recueillis ? Quelles stratégies avons-nous développées pour les faire nôtres à jamais ? Voilà ce que relatent ces six voyages.

Point de mots rares ou désuets, ici. De mots trop savants, pas davantage. L'histoire du français venu d'ailleurs est racontée à travers les tribulations de 1 823 mots qui appartiennent à notre fonds usuel.

Ces mots mâchés de bouche en bouche, j'ai tenté, au fil des pages, de les réactiver en leur rendant leur couleur propre, leur parfum singulier. Je voulais les soustraire un moment à leur triste statut d'outils. Ces braves petits soldats du sens ont aussi un passé, une mémoire, une histoire, ils sont vivants. Ces mots migrants ont été si bien assimilés qu'ils pourraient avoir l'air de bons vieux mots français. S'ils n'avaient ce petit quelque chose en plus qui fait voyager nos imaginaires.

Alors, pour prolonger chacun de ces six voyages, j'ai imaginé de courts récits truffés de mots venus d'ailleurs. Un peu comme ces cartes postales qu'on expédie de loin, pour faire partager de fugitives impressions.

Du confort cosy au design high-tech	288
Dans les cuisines et les salles de bains	289
Objets emblématiques	290
Le rêve contre l'esprit de sérieux	290
LA VIE MODERNE, LES BIENFAITS DU PROGRÈS	291
Écouter de la musique	292
Communiquer	293
La médecine, un secteur accueillant	294
LE CHIC ET LE CHOC ANGLAIS	295
C'est chic	295
C'est pratique	297
C'est fashion	298
C'est exotique	300
Matières et accessoires	301
NOUS MANGEONS ANGLAIS !	303
Pop-corn, chips, chewing-gum... et ketchup	303
Suivons le bœuf	304
Douceurs	305
Du grog au coca	305
Bar, snack et fast-food	307
Brunch, sandwich et hamburger	308
Du supermarché au shopping	309
FIGURES « BRITISH » ET « YANKEE »	310
Mauvais garçons et marginaux	310
Quelques figures aristocratiques et des voyageurs	313
Des hommes d'affaires	315
Gens du sport, du spectacle et des médias	316
Quelques travailleurs	318
Des rigoristes et des militants	318
Une ribambelle de filles	320
HUMEURS ET COMPORTEMENTS	323
ONOMATOPÉES, INTERJECTIONS ET PETITES FORMULES À LA MODE	324
<i>Self-control</i>	329
EN MARGE DES GRANDS FLUX	331
<i>Bibliographie sommaire</i>	341
<i>Index</i>	343

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR PRESSE NUMÉRIQUE PAR
FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2003. N° 39858-3 (00000)
Imprimé en France